

LESBIA
MAGAZINE



7^e Festival
7^e Art

Kama-Sutra
les préliminaires

M 6140 - 144 - 25.00 F



Au fil des films



Valérie Foulquier

Le 7^e festival «Quand les lesbiennes se font du cinéma» a été un grand succès, celles qui ont vécu les quatre jours fous le savent, pour les autres nous avons choisi de vous en présenter différentes facettes : le mot de clôture des organisatrices, les impressions de Paula Crickard, 1^{re} réalisatrice à recevoir le prix *Lesbia Magazine*, les tribulations de cinq membres du jury *Lesbia* et les fantasmagories d'une Marseillaise... en espérant que toutes vous inciteront à participer l'année prochaine à cette grande fête du cinéma et de l'amitié.

« Bar jeder Frau », de Katrin Barben, 1991, Photo Iris Krebs



Le mot des organisatrices



Valérie Foulquier

La cérémonie d'ouverture du festival / Valérie Foulquier

LE SUCCÈS DU FESTIVAL «QUAND LES LESBIENNES se font du cinéma» se confirme: 1 200 femmes ont participé à, la 7^e édition de cette manifestation qui présentait 100 films de réalisatrices, de toute durée et de tout format, du 26 au 30 octobre 1995 à l'Espace Culturel André Malraux près de Paris. Outre les deux salles de projection, les festivalières ont pu y découvrir une superbe exposition d'œuvres de plasti-

ciennes lesbiennes qui ont édité pour l'occasion un catalogue de très grande qualité. Les spectatrices ont été nombreuses à participer aux débats et rencontres organisés, notamment pour discuter de l'oppression des grosses, de la nouvelle pornographie ou de la conférence des femmes de Pékin. Nouveauté 1995, l'espace vidéo a rencontré un grand succès. Dans ce lieu confortable, les festiva-

lières pouvaient visionner au calme des reportages très variés et débattre de leurs envies de réalisation. De nombreuses cinéastes sont venues accompagner leurs films: Nicole Blachon (*Rainbow Room*), Christa Biedermann (*Nachtfilm*), Paula Crickard (*The Happy Gordons*), Raymonde Gérard (*Mémoires de sable et d'eau*), Gerda Heijnis (*Rites de passage*), Nathalie Magnan (*Lesborama*), Camille Mar-

Histoire d'un prix

Lesbia Magazine avait décidé lors de sa dernière Assemblée générale de soutenir de façon active le 7^e festival «*Quand les lesbiennes se font du cinéma*» en décernant un prix de 7 000 FF à l'une des œuvres sélectionnées...

chand (*Hôtel Paradis*), Bénédicte Mathieu et Judith Silberfeld (*No man's land*), Nathalie Persillier (*Abgrunde Geschichte*), Valentine Perrin (*La perfection au féminin*), Maija Lene Rettig (*Herbstblumen*), Marcelle Thirache (*L'ange du carrousel*), Louise Turcotte (*Le rap des grosses*), Lisa Udelson (*The Party Favour*), Annie Wright (*Killer Babe*).

Le festival a également eu le plaisir d'accueillir d'autres personnalités du monde lesbien et féministe, auteures, historiennes, militantes, musiciennes: Ana de Basher, Marie-Jo Bonnet, Geneviève Pastre, Elula Perrin, Maya Surduts, Monique Vérité, Maria Walsh, un groupe de percussionnistes bretonnes et normandes, ainsi que les organisatrices du festival de films lesbiens de Bologne «*Immaginaria*».

Le Prix *Lesbia Magazine* (7 000 F a été attribué à :

The Happy Gordons de Paula Crickard (CM, Irlande, 1995) et le jury *Lesbia* a décidé de donner un 2^e Prix surprise (3 000 F) à **Cowboy Jesus** de Jamie Yerkes, une étudiante américaine en cinéma (CM, États-Unis, 1995).

Le choix du Public du 7^e Festival s'est porté sur :

La perfection au féminin de Valentine Perrin (CM, France, 1993)

Life is a Woman (la vie est une femme) de Schanna Serikbajewa (LM, Kazakhstan, 1992).

Le Prix du 2^e Concours de Scénario (10 000 F en participation au financement de production) a été remis à Agnès Nageotte, étudiante en cinéma de 22 ans, pour son projet de film de fin d'étude qui sera terminé en mars 1996 et présenté lors du prochain festival.

Le 8^e Festival est d'ores et déjà programmé pour la fin octobre 1996. Les dates et le lieu seront confirmés ultérieurement. Les organisatrices lancent dès à présent un appel à candidature: elle recherchent des films de réalisatrices (35 mm, 16 mm, vidéo) traitant de l'univers lesbien ou montrant des images fortes de femmes.

CINEFFABLE

37, avenue Pasteur 93100 Montreuil.
Tél./Fax: (33-1) 48 70 77 11.
Association Loi 1901.

NOTRE OBJECTIF ÉTAIT DE POUVOIR APPORTER à une réalisatrice, d'une part, un certain soutien financier et, d'autre part, ce petit plus, si important aux dires des intéressées, sur une carte de visite professionnelle: *film primé par XXX au festival de YYY*. Le jury se composait de cinq d'entre nous, et le critère premier que nous avons fixé était que le sujet traité soit essentiellement lesbien, en outre nous avons choisi d'encourager le travail d'une européenne, une ou deux mentions étant envisagées pour des films non-européens éventuellement remarquables. Sur les cent films présentés (impossible de tout voir en quatre jours!) nous n'avons conservé que les films récents (94-95), non primés à Créteil, ni produits par la télévision. Il restait tout de même après cette première sélection quelque 55 films. Sans à priori quant au genre du film (court ou long métrage, documentaire ou fiction, animation, vidéo, porno ou expérimental), seules pouvaient peser les qualités artistiques et techniques et l'intérêt du sujet. Chacune de nous s'est efforcée de voir la plupart des films (nombreux courts métrages) car il fallait qu'au moins trois d'entre nous aient vu un film pour qu'il puisse être retenu parmi les «primables». Je vous fais grâce de notre petite cuisine interne, notation, discussions et confrontations, mais sachez que ces quatre journées se sont déroulées dans le plaisir souvent, la frénésie toujours et l'intérêt pour les histoires et le cinéma de lesbiennes.

La délibération ultime, quelque peu houleuse (!), nous a conduites à attribuer le prix *Lesbia* au documentaire *The Happy Gordons*¹, de l'Irlandaise Paula Crickard et un prix supplémen-

taire imprévu de 3 000 FF au premier film de l'Américaine Jamie Yerkes, *Cowboy Jesus*², que certaines d'entre nous tenaient à récompenser. *Lesbia Magazine* aura ainsi fait deux heureux au lieu d'une. Happy end!

The Happy Gordons est un documentaire sur la situation des gays et des lesbiennes irlandais poussés à l'exil durant des décennies par le puritanisme et le sectarisme religieux qui régnaient dans leur pays et surtout parce qu'en Irlande l'homosexualité masculine était un crime aux yeux de la loi. C'est aux États-Unis qu'ils sont partis pour la plupart, et surtout à New York où la communauté irlandaise est nombreuse et où les homosexuel-le-s peuvent vivre relativement tranquilles. Depuis peu, et grâce à l'Union Européenne, l'Irlande s'est dotée de lois libérales et la situation des gays et lesbiennes s'améliore. Tout l'intérêt de ce film réside, d'une part, dans la découverte pour nous d'une diaspora gaie que l'on ne connaissait pas et, d'autre part, dans une aventure paradoxale que vivent ces exilés: chaque année lors de la grande parade traditionnelle de la Saint-Patrick (saint patron des Irlandais) à New York, ils sont exclus – et parfois violemment – du défilé par les Américains de souche irlandaise, qui semblent avoir emporté, collés à leurs semelles, tous les préjugés de la vieille Irlande. Des entretiens avec ces gays et ces lesbiennes dans leurs lieux de rencontre et en lutte durant la parade nous éclairent sur leur situation en exil et le rejet dont ils ont encore à souffrir de la part de leurs compatriotes.

Autre film que je voudrais mentionner et que nous avons aimé: *Shirley et Florence*, de la Canadienne Ronit Beza-

Le petit mot de la gagnante

Mauro Santit



Paula Crickard.

lel³, formidable complicité de deux femmes qui se connaissent depuis 55 ans. Elles se rencontrent à l'école où l'une, petite immigrée de Pologne au début des années 30 et dont toute la famille a ensuite disparu est accueillie et réconfortée par l'autre. Elles ne se quitteront plus. Florence nous dit comment elle a su très tôt qu'elle préférerait les filles, et que tout de suite elle avait aimé la douce et sage Shirley. Celle-ci préférant sans ambiguïté les garçons, il n'y eut pas d'histoire d'amour entre elles mais un amour véritable... L'une gay, l'autre pas, la solution fut naturelle et plaisante: Shirley aima et épousa le frère de sa meilleure amie, histoire de rester inséparables! Musiciennes, elles chantent et jouent en duo depuis l'enfance. Plein d'entrain et de gaieté, plein des chants et des musiques que partagent ces deux vieilles dames fort dynamiques et entreprenantes, ce document est enthousiasmant et réconfortant.

Christine Bouchara ■

Après avoir pris connaissance de son prix, Paula Crickard, la réalisatrice irlandaise de *The Happy Gordons* nous a envoyé ce court texte.

JE VOUDRAIS TOUT D'ABORD REMERCIER l'équipe du festival et tout particulièrement Dominique Baruch qui a permis que mon film soit montré en France, ainsi que l'équipe de *Lesbia Magazine* et les membres du *Jury Lesbia* qui ont récompensé *The Happy Gordons*. Être lesbienne et Irlandaise sont deux choses dont j'ai toujours été fière, c'est pour cette raison que je me suis lancée dans ce long processus qu'est la réalisation d'un film. Quand j'ai commencé à travailler sur le projet en 1992, je ne connaissais quasiment rien à la réalisation mais j'étais déterminée à donner voix à cette fierté. Dave Hyndman et Mark Alexander ont apporté leurs talents de cadres et d'ingénieurs du son au projet. Après un an et demi, nous disposons de plus de 40 heures de film dont le seul point commun était qu'il traitait des lesbiennes, des gais et de l'Irlande. Grâce à l'expérience et à la patience de ma productrice Marilyn Hyndman, *The Happy Gordons* est devenu une œuvre structurée et intelligente. Maria Walsh et Carole Nelson du groupe *Zrazy* ont créé la musique du film et ont donné beaucoup

de leur temps au projet, à l'image de tous ceux qui y ont contribué d'une manière ou d'une autre. Tous ceux d'entre nous qui ont permis de réaliser *The Happy Gordons* considéraient le message du film comme quelque chose d'essentiel. Et comme nous n'étions financés ni par une chaîne de télévision, ni par des fonds privés, nous nous sommes sentis libres d'exprimer un point de vue politique sans faire de compromis commercial. Passionnément, nous avons cherché à remettre en cause les divisions en Irlande de manière impartiale. Dans les milieux lesbiens et gais irlandais vivant en dehors d'Irlande, la réponse au film a été un sentiment de fierté. De voir à quel point la situation dans le sud est en train d'évoluer positivement, en particulier les changements de lois, leur a donné une raison de revenir vivre là-bas. Malheureusement, l'Irlande du Nord fait toujours partie du Royaume-Uni et est bien plus répressive vis-à-vis des minorités. Depuis *The Happy Gordons*, j'ai réalisé un film de 10 minutes pour Channel 4 dont le thème est l'abus physique contre un enfant. Je crois en notre pouvoir, en tant que femmes et lesbiennes de changer la société dans un sens positif et je continuerai à utiliser mes films, dans ce but, comme un moyen d'expression.

**Paula Crickard
(traduit de l'anglais
par Marion Dupuis). ■**

1. *The Happy Gordons*, de Paula Crickard, Irlande 1995, vidéo couleur, 28', V.O/S-T, distribution Cinenova.

2. *Cowboy Jesus*, de Jamie Yerkes, É-U 1995, 16mm, n&b, 9', V.O/S-T, distribution Zig Zag productions.

3. *When Shirley met Florence*, de Ronit Bezalet, Canada 1994, vidéo couleur, 27', V.O/S-T, distribution ONF.

Un bizutage très réussi

JEUDI 26 OCTOBRE 1995 LE 7^e FESTIVAL «quand les lesbiennes se font du cinéma» est déclaré ouvert. L'avouerai-je? C'est la première fois que je vais à ce festival ainsi qu'au Centre André Malraux; trouver le lieu fut simple, j'ai suivi des femmes et encore des femmes.

Une fin d'octobre printanière, une ambiance dès cette première soirée très chaleureuse: accueillies par un délicieux punch offert par les organisatrices du festival, arrivent les amies d'Amiens les Immédiannes, de Bruxelles Marian la libraire, de Toulouse Bagdam Cafée, de Paris Elula Perrin, Marie-Geneviève Havel, Hélène de Monferrand et la fine équipe qui compose le jury de *Lesbia Magazine*.

Invitées à rentrer dans la salle de cinéma, les 37 bénévoles du festival nous sont présentées avec humour et complicité.

Pour cette soirée d'ouverture, deux films sont projetés: *The Party Favor*, satire américaine de 20 minutes très amusante qui met en joie tout ce cher public! Avec *Only the Brave*, finie la détente: ce film australien que l'on

The Party Favor



nous dit être très grec ne fait pas dans la nuance ni dans la manière de traiter le sujet intéressant pourtant (naissance d'une lesbienne) ni dans le choix de scènes d'une violence extrême dont on pouvait se passer; de plus à vouloir trop en dire Ana Kokkinos ne traite pas finalement ce qui m'a semblé être le vrai sujet.

Dès le vendredi 12 heures, ma vie de membre de jury a démarré pour s'achever le lundi à 17 heures. C'est dire que j'en ai vu des films, certains excellents, d'autres éprouvants et entre ces deux extrêmes de nombreux fort intéressants.

Le jury de *Lesbia Magazine* dut délibérer sur environ quarante films: la discussion fut âpre et ardente autour du documentaire de Paula Crickard *The Happy Gordons* et de la fiction de Janie Yerkes *Cowboy Jesus*. Un seul prix à attribuer et deux finalistes en piste! situation bloquée car avis partagés. Comment dénouer ce drame naissant? En exposant l'affaire à la rédactrice en chef; à nouveau discussion animée, puis réflexion et enfin une conclusion généreuse: le prix *Lesbia*



Only the brave

Magazine de 7 000 F est attribué au film irlandais et une récompense de 3 000 F est allouée au film américain. Ouf, ouf!

Car on y tenait, certaines d'entre nous à notre *Cowboy Jesus*. En effet Jamie Yerkes étudiante américaine est arrivée dans cette fiction de 9 minutes à raconter une histoire en noir et blanc remarquablement construite: Jésus revient sur terre sous forme d'une magnifique femme noire à moto qui prend sous son aile une ravissante femme blanche. Hélas de méchants hommes vont se pointer et la belle idylle se terminera en tragédie puisque notre héroïne noire sera crucifiée après avoir été probablement violée.

Ce sujet est une trouvaille et il est traité de telle façon que la spectatrice est constamment en émoi pour les scènes qui s'annoncent et qui finalement n'ont pas lieu (le viol, la crucifixion). Notre imaginaire galope, la peur nous étreint comme dans un film policier, le cœur palpite, et en final un grand éclat de rire libérateur quand on constate que toute cette histoire n'est qu'un rêve! Ouf, ouf et encore ouf! Créer une telle atmosphère où, de plus, l'humour est omniprésent en quelques minutes relève d'un grand talent. Vive ment l'année prochaine et une autre œuvre de Jamie Yerkes.

Jacqueline Pasquier ■

Fantasmagorie...

« QUAND LES LESBIENNES SE FONT DU CINÉMA », c'est à un festival fascinant. Spectacle positivement déroutant par ce qui se passe sur un écran et autour des images qui défilent, un tout où se mêlent dans notre regard fiction et réalité, quand la réalité qui se déroule entre les films vient souvent rejoindre le « virtuel » des scénarios, à son tour miroir de nos vies lesbiennes. Quand la nuit tombe, deux femmes s'embrassent dans une salle tandis que l'écran projette leur image en deux dimensions. Spectacle féerique tant notre regard est surpris par ces fragments d'images que nous nous habituons de plus en plus à regarder, dans cette culture lesbienne en train de se constituer...

Je respire fort, tant cette réalité me pousse à aller de l'avant, tant ce festival est l'occasion de se retrouver ensemble, nous lesbiennes, par nos discussions, nos rencontres possibles, mais surtout par la pluralité de cette création cinématographique présentée. Même si tous les films ne peuvent « convenir » totalement à chacune (et ça n'en est que mieux!), ce que nous regardons est notre « projection » de lesbienne et sans doute cela est essentiel!

Longs métrages ou courts métrages l'expriment inlassablement: ils sont notre réalité actuelle, notre façon de vivre, notre modernité si je puis dire. Les différents regards de l'objectif m'ont en effet souvent semblé contemporains, dans un sens de simultanéité en rapport avec ce que nous sommes et rêvons d'être, mais aussi sur un second plan, par la position de ce septième art lesbien (septième festival d'ailleurs...) totalement ancré dans l'art contemporain.

Si je parle de ce point de vue, c'est qu'avant d'aller à ce festival, j'ai fait un détour par l'exposition « La belle et la bête » présentée au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, exposition regroupant des œuvres de jeunes artistes américains.

Vidéos, installations, photographies, peintures s'enchaînent dans un univers étrange où ce que l'on perçoit de loin ne contient pas la même « réalité » que

ce que nous décryptons de près: ce qui souvent semble être un conte se travestit en menace quand nous nous approchons; à moins que l'ombre féerique des papillons tournoyant sur des murs croisent l'onirisme d'un Indien rejoint par des cerfs lors d'une vidéo retravaillée dans des couleurs de sels... Ces mêmes impressions étranges rencontrées à ce musée sont réapparues soudainement lors de cette présentation plurielle d'œuvres cinématographiques du festival.

Excess is what I Came for présente des « flashes » déroutants d'une boîte de Toronto sur premier plan de musique battante, d'ombres et de regards furtifs: la pornographie devrait y être présentée mais pratiquement rien n'y est vu si ce n'est un zapping incessant d'images hors d'échelle ou lointaines, méconnaissables et déformées, irréelles et pourtant si fortement présentes... *When Night is Falling* recouvre une femme d'une ombre « chinoise » faisant glisser sur son corps une lumière ronde dans un cirque d'avant-garde, tandis que le jeu de deux équilibristes suit celui de deux femmes faisant l'amour... Virtuel tellement réel baigné de l'onirisme d'un univers clos et fantasmé!

Le Baiser, œuvre cinématographique d'Andy Warhol n'est pas loin de la comédie des drag-kings présentée

The Mister Sister de Lisa Wilhite



dans *The Mister Sisters*; paroxysme poussé à l'extrême de deux hommes s'embrassant pendant un temps infini pour le premier, tandis que le deuxième scénario vient bouleverser nos codes établis d'identification sexuelle de cette fin de siècle, enfin!... Ici, le fragmentaire côtoie partout l'éphémère: éphémère des images qui mises bout à bout déroulent un mouvement linéaire ou cahotique, fragments de nos vies lesbiennes posés là; à l'image de ces rencontres fortuites avec ces femmes actrices, réalisatrices, puis spectatrices qui deviennent à leur tour les metteuses en scène d'un public lesbien au crâne rasé à la manière d'une Claude Cahun, féminines, androgynes, connues ou inconnues mais partout « visibles »!

Inlassablement et durant quatre jours, ces images « filmiques » ont été happées par nos regards insatiables du « qui sommes-nous? »

À l'image même de notre identité, la rampe hélicoïdale de l'espace culturel André Malraux apparaît comme un fragment de bobine déroulée où toutes les lesbiennes peuvent et pourront continuer de se rencontrer, pour très longtemps, je l'espère...

Patricia Lecoulant
Centre Évolutif Lilith
de Marseille ■

Les tribulations d'un jury dans un festival très lesbien

DANS LA CATÉGORIE «EXPLOITATION de l'homme par l'homme», on trouve: mineur, forçat, journalier, travailleur saisonnier, esclave... Dans la catégorie «exploitation de la femme par la femme», on trouve: membre du jury *Lesbia Magazine* au 7^e festival de films lesbiens au Kremlin-Bicêtre. On peut en effet globalement dire que cette activité – non rémunérée qui plus est, si ce n'est en sourires d'Yvette Znaménak¹ et dans la reconnaissance émue qu'on peut percevoir au fond des yeux de Catherine Gonnard² –, cette activité, disais-je, exige un entraînement physique quasi olympique (oculaire en l'occurrence, puisque l'essentiel est à regarder), une maîtrise zen de son corps (car il faut, quatre jours durant et à raison d'une petite douzaine d'heures d'affilée, rester assise sur des sièges probablement inventés par un moine chartreux en mal d'autoflagellation), un cerveau capable de garder un jugement frais, objectif et sûr, malgré le manque de nourriture: en effet il est interdit de manger dans les salles de projection, mais en tant que juré on ne peut quitter ces salles sous peine de rater un film primable! Ces deux réalités inconciliables nous ont privées des alléchantes tartes chaudes aux poireaux et des appétissantes salades de carottes fraîchement râpées, proposées par les cafétérias de Cineffable. Plus, plus quelques raffinements concoctés par les tendres programmatrices de Cineffable – qui voulaient sans doute tester la qualité de notre at-



Cowboy Jesus, également récompensé par le jury Lesbia

– en déprogrammant certaines projections, ou en intervertissant soudainement des séances d'une salle à l'autre. À ce sujet d'ailleurs, celles qui attendaient «la flaca Alejandra» le dernier jour, ont dû avoir une drôle d'opinion de cette dame, lorsqu'elles ont vu apparaître sous leurs yeux, leurs yeux hagards, des fessées SM et des «godes» dans tous les coins de l'écran.

Quatre jours de ce traitement digne de la Légion au temps de la guerre d'Algérie ne sont cependant pas venus à bout de la détermination des 5 membres du jury. Pour être honnête, il faut dire que la vie quotidienne à *Lesbia*

Magazine est pire qu'à la Légion. Nous étions donc surentraînées.

Ne nous attardons pas sur ces menus inconvénients: ils n'ont pu ternir la vraie joie que j'ai eu à passer quatre jours en compagnie de ma grande famille lesbienne, réunie pour une fois pour un motif culturel. La vraie joie aussi de découvrir l'insoupçonnable richesse et la variété des films de lesbiennes, documentaires, fictions, essais, sujets tristes, drôles ou sérieux, ces films que parfois tout oppose: de l'expérimental souvent mal compris, mal perçu, au film grand public, en passe de devenir un classique de la culture lesbienne, tel *Le Chant des sirènes*,

ou *Anne Trister*. La force du festival, c'est de savoir n'oublier personne : les obscures réalisatrices, un instant tirées de l'ombre pour leur donner la chance de se faire enfin connaître, comme les réalisatrices vedettes, dont on est sûre de l'impact, et qui serviront de « locomotive » aux moins célèbres. Le plaisir de regarder tous ces films fut bien sûr inégal : j'avoue que bien que membre de jury, on n'en est pas moins femme, et certains films furent de vrais pensums à visionner.

l'absence de la culture lesbienne, promouvoir la visibilité et la respectabilité qui est nécessaire aux lesbiennes pour enfin qu'elles soient reconnues et respectées en tant que telles, éclairer sous l'angle du sérieux et du professionnalisme le travail de centaines de femmes : les réalisatrices bien sûr, mais aussi les femmes de *Cineffable*, qui travaillent bénévolement, efficacement et avec enthousiasme, prouver que le vrai cinéma lesbien n'est pas ce ramassis de scènes vulgaires pornographi-

ment fait preuve lors de ces quatre jours. Rares, les jeunes Parisiennes au visage lisse, avec la casquette à l'envers, vissée sur le crâne selon la mode ado actuelle. Le *Scandalo* correspond sans doute plus à la forme de divertissement dont elles ont besoin. Quant aux jeunes non parisiennes, j'ose espérer que seul l'argument financier les a retenues de venir. (À titre personnel, je me suis consolée de leur absence, puisque mes goûts me portent plutôt vers les femmes de plus de trente ans. Mais je suppose que ça ne vous intéresse pas).

Pour en revenir au jury, sachez que ses membres, après ces quatre jours épuisants, devaient se mettre d'accord sur un film. Et un seul. C'est là que s'est soudain instaurée une atmosphère quasi sicilienne, les flingues et les borsalinos en moins. Comme nous sommes toutes les cinq des femmes respectables, et surtout qu'il y avait des témoins, aucune n'a sorti le couteau pour tenter de persuader les autres de la justesse de son choix, mais nous n'avons échappé au drame que grâce aux talents diplomatiques de Catherine Gonnard, et à la générosité de Chantal, notre trésorière en or. En effet, comment élire un seul film, lorsque deux films arrivent en tête dans les suffrages ? En les élisant tous les deux ! Ce que nous avons fait. Le prix *Lesbia Magazine* fut donc bicéphale cette année.

En conclusion, je vous citerai ce bref dialogue que j'ai eu avec une amie membre de *Cineffable* —, il est normal que le mot de la fin lui revienne, car le plus important dans tout cela, c'est le festival, et celles qui l'organisent — et qui résume, mon propre sentiment. Lundi soir, donc, dernier jour du festival, je demandais à ma « *Cineffablière* » : « Tu as l'air fatigué, tu dois être contente que ça se termine ? » Elle plongea alors dans mon regard, le sien, visiblement abattu : « Oh non alors, tout est passé si vite, ça se termine déjà, alors que je voudrais que cela dure toute l'année ! »

Valérie Foulquier ■

1. C'est elle qui m'a recrutée pour ce travail. Justement, elle a fait un sourire pour me convaincre, et crac ! je n'ai pas pu résister.
2. Pour celles qui ne lisent pas l'ours en première page et ignorent ce nom : il s'agit de notre rédac'chef vénérée.



Valérie Foulquier

Le jury Lesbia en plein débat

Quel merveilleux sentiment aussi d'apercevoir l'immense vague mouvante créée par ces centaines de femmes se pressant pour entrer dans la grande salle. Certains films ont fait salle plus que comble ! Quel merveilleux sentiment de se dire aussi que ces femmes étaient là pour vivre un moment d'intelligence, de paix, de fête simple : dans cette période de troubles et d'attentats, est-il venu à l'esprit d'une seule festivalière que l'une des participantes pouvait être porteuse de bombe ? Il n'y a pas eu de fouille à l'entrée, simplement parce qu'il était inconcevable qu'il put y avoir un risque.

Assister au festival en tant que membre de jury, c'était nécessairement vivre plus intensément encore le festival, que d'y aller en simple amateur. J'ai compris que le festival allait au-delà de son but premier et évident : montrer des films. J'ai compris que le festival avait un but fédérateur : mettre en forme une certaine idée com-

ques tournées par des hétéros pour des hétéros en panne d'imagination érotique.

En faisant découvrir aux unes le travail des autres, le festival suscite un sentiment de communauté, de culture commune, ce ciment indispensable. Il permet à toute lesbienne qui en entend parler, de se savoir moins seule (et quelle lesbienne n'a pas éprouvé, à un moment ou à un autre, ce sentiment de solitude, ce sentiment d'être seule au monde de son espèce). En grandissant d'année en année, en étendant progressivement sa renommée, le festival touchera nécessairement de plus en plus de lesbiennes actuellement encore isolées. Le festival travaille aussi pour les lesbiennes du futur : en développant visibilité et reconnaissance, il aide à façonner pour ces jeunes femmes un monde plus supportable pour elles, pour leur identité de lesbiennes. Ce dont elles ne sont sans doute pas tout à fait conscientes, si j'en juge par l'absence dont elles ont remarquable-